

GLOIRE À CELLE QUI VIENT NOUS SAUVER !

Le soir tombe. La journée s'achève, haletante. Elle a vu les chalands se succéder dans les fossés de la porte de Bourgogne. Un vertige de mouvements. Les blés, à peine débarqués, étaient mesurés, puis transportés vers les greniers de la ville et les troupeaux évacués dans un tumulte de galops.

Les rumeurs n'ont pas cessé de circuler. Le départ du gros des troupes a brutalement ranimé l'angoisse. Mais la certitude que Jeanne avait bien franchi la Loire a vite fait renaître les sourires.

Peu après six heures, l'annonce qu'elle a quitté Chécy et marche vers la ville jette tout le monde dans les rues. La porte

de Bourgogne est assaillie. C'est par là qu'elle entrera. On dit qu'elle sera hébergée en l'hôtel de Jacques Boucher, le trésorier de monseigneur le duc. Elle traversera donc la ville d'est en ouest et on se poste sur son passage.

— Pieuse comme elle est, s'écrie un bourgeois, elle fera halte à Sainte-Croix.

Les gens se précipitent aussitôt vers l'église.

L'obscurité s'installe. Dans la ferveur qui bruit, roule un désir de miracle. Des torches s'allument. Orléans attend la prophétesse en retenant son souffle. La victoire est en chemin. Le vent l'a annoncée. Ce vent qui a tourné quand la Pucelle a prié sur la rive du fleuve est un vent de liberté.

Huit heures. Le grondement d'une armée en approche fait hésiter la nuit. Soudain, un cri tombe du rempart, pareil au rire d'un oiseau :

— Ils arrivent !

L'impatience suffoque la ville. Des hurlements s'apprêtent à fulminer. Enfin, les mots tant espérés jaillissent :

— La voilà ! La voilà !

Elle surgit alors, fleur d'allégresse que les clameurs font éclore. Elle paraît, la tant espérée au visage inconnu, si rayonnante, lumière vivante dans son armure d'argent qui étincelle de l'éclat des flambeaux. Elle a franchi la porte aux côtés de Jean d'Orléans. Son écuyer marche devant elle,

portant son étendard déployé. Sur son cheval blanc, elle a la prestance d'une reine. Visière relevée, elle marque un temps d'arrêt, surprise par les acclamations, distribue des saluts à la ronde, comme gênée d'un tel accueil. La rue vibre. Les maisons, tassées les unes contre les autres, semblent emprisonner la joie pour l'empêcher de s'échapper. Quand Jeanne, enfin, se décide à avancer, le Bâtard la laisse ouvrir la marche. Après lui, viennent Boussac, Gaucourt, La Hire et son frère de combat, Xaintrilles, Metz et Poulengy inlassables depuis Vaucouleurs, les délégués de la ville partis la rejoindre à Chécy, les mille guerriers qui ont franchi la Loire, armés de fer et de mailles, fringants et redoutables, puis des monceaux de munitions portés par une procession de chariots.

La foule exulte, crie, chante. On admire Jeanne. Elle est jeune. Elle est simple. Son visage respire la bonté.

— Gloire à celle qui vient nous sauver !

— La Pucelle nous a promis son aide ! Personne ne peut l'empêcher de tenir sa parole !

Un père désigne à son fils le beau Dieu qui sourit sur l'étendard.

— Regarde ! C'est le Roi du Ciel. La fleur de lys qu'il tient, c'est le royaume de France. Il nous protège et Jeanne le conduit dans nos murs.

Des femmes tendent leurs mains jointes, comme si elles

vénéraient une sainte, d'autres fondent en larmes ou s'agenouillent sur le pavé. On s'approche de Jeanne, on lui offre des enfants à toucher. On veut caresser son destrier, frôler le métal de son armure, capter un peu de sa folle énergie qui, déjà, la fait redouter par les Anglais. Ne sont-ils pas restés bouclés dans leurs bastilles, en regardant la colonne de secours défilier sous leur nez ? C'est le dernier bruit merveilleux qui court en marge du cortège. Ils n'ont rien tenté ces arrogants Godons ! Rien de rien, pas la moindre tentative d'escarmouche, impressionnés qu'ils étaient par la puissance qui traversait la plaine.

À Sainte-Croix, comme attendu, Jeanne s'arrête pour prier. Depuis la messe du matin, elle n'a pas eu l'occasion de s'isoler avec Dieu et sa présence lui manque. Elle se passe plus facilement de pain.

— Merci de m'avoir conduite à pied d'œuvre, lui dit-elle. Si ma tâche doit être rude, je ne désire pas qu'elle soit aisée. Aidez-moi seulement à trouver la force de l'accomplir comme il vous convient.

Jean de Metz, présent dans l'église avec d'autres, perçoit ses murmures et voit dans la pénombre son visage extasié, luisant de larmes.

« Quel chagrin l'accable ainsi ? se demande-t-il. La tristesse d'être séparée du Créateur ? »

Sur le parvis, on se bouscule pour elle. Lorsqu'elle ressort,

l'âme à vif, elle chancelle sous l'ovation qu'elle reçoit. Elle mesure la ferveur qu'on lui porte. Elle voudrait l'écartier d'elle, persuader le peuple qu'elle n'est pas le maître mais la servante et que c'est lui qu'il faut aimer.

Elle recueille leur affection, leur soulagement de la voir parmi eux. Sa seule présence les libère, comme si le siège était déjà levé. Elle se tait pour ne pas ternir leur joie, sourit, remercie, voudrait les embrasser tous, puis elle remonte en selle et poursuit, se frayant un passage à travers l'euphorie.

(...)

Jacques CASSABOIS

extrait de

Jeanne

Livre de Poche Jeunesse

éditions Hachette

www.jacquescassabois.com